

d'une institution de ce genre), et quelques périodes où le rôle et l'influence de l'Académie ont diminué en raison de la création d'autres institutions de recherche publique, l'Académie n'a cessé d'animer la vie scientifique par les communications, discussions, et controverses parfois célèbres qui ont eu lieu dans son sein, ainsi que par ses publications. La longévité de l'institution tient aussi sans doute à la capacité d'adaptation de ses membres et aux réformes internes qui lui ont permis (en particulier dans les années récentes) de se développer en se réorientant dans un paysage scientifique national et international très changeant. En tant qu'institution d'État, conçue comme telle depuis ses origines dans le bouillonnement des idées et de la sociabilité scientifiques du XVII^e siècle, elle a su assumer ses devoirs aussi dans les périodes troublées, ce que montre très bien l'ouvrage. En affirmant la spécificité de la connaissance scientifique tout en soutenant son utilité (un thème sans cesse présent dans son histoire depuis le début), l'Académie s'est définie dans un rôle de conseiller indépendant au bénéfice de l'État sous ses diverses formes. L'Académie n'a pas séparé les sciences des techniques. Ceci est patent dans les domaines expérimentaux. Lorsque le besoin s'est fait sentir d'institutions totalement consacrées à la recherche scientifique, générale ou particulière, après la première guerre mondiale, l'Académie a continué à jouer un certain rôle, dans la discrétion qui la caractérise. Plus récemment, le rajeunissement et l'augmentation du nombre de ses membres lui ont permis de faire face à la diversification des domaines scientifiques par des recrutements adaptés.

Le présent ouvrage est exemplaire de la volonté de l'Académie de s'ouvrir toujours davantage au public général. Il s'agit d'un ouvrage exceptionnel par l'exigence de sa rédaction, sa très grande lisibilité, et par la richesse, elle aussi exceptionnelle, de son iconographie. Il devrait contribuer à l'attractivité renouvelée d'une institution séculaire au service de la science et de la société.

Claude DEBRU

François JARRIGE (dir.), *Dompter Prométhée : Technologies et socialismes à l'âge romantique (1820-1870)* (Besançon : Presses universitaires de Franche-Comté, 2016), 15 x 21 cm, 286 p., ill., index, « Les Cahiers de la MSHE Ledoux. Archives de l'imaginaire social ».

Cet ouvrage s'inscrit, comme il est rappelé en postface, dans une école historique renouvelée d'étude des représentations de la technique et des discours sur la technique – ce qu'on appelle, au sens propre : les *technologies*. Il entend combler ce que Jarrige considère comme un « impensé » de l'histoire des gauches comme de l'histoire des techniques (étudiées selon lui de manière trop distincte jusqu'alors), à savoir la forte imbrication de l'idée socialiste et du machinisme, naissants tous deux à cette période. C'est l'objectif de l'ouvrage – qu'il atteint pleinement – de montrer voire quasiment démontrer cette imbrication.

Il montre aussi, de manière peut-être inattendue, que ces pensées socialistes ne sont pas irréductiblement hostiles au machinisme (ou à la *machinerie*, pour conserver le terme plus neutre proposé par l'un des auteurs). Elles sont assez éloi-

gnées des bris de machines par les luddites à partir des années 1810 : ce sont avant tout des théorisations, des discours d'intellectuels, peu liés à une action militante de terrain. Se distinguant d'un discours antimoderne (attribué par l'ouvrage au romantisme), c'est la maturation d'une réflexion ayant sans doute intégré le caractère inéluctable de la machine, que nous donne à voir le large éventail de positions présentées.

Si Charles Fourier, le Maître attracteur, reste peu intéressé aux questions de machines et raisonne principalement sur des communautés rurales, les deux extrémités de cet éventail pourraient être d'un côté la position irénique d'un Constantin Pecqueur (1801-1887), pour qui « la vapeur vulgarisera le bien-être, comme l'imprimerie a vulgarisé la connaissance », et de l'autre la position plus réservée du polytechnicien Victor Considerant (1808-1893), fouriériste en chef, qui propose la création d'un « ministère du Progrès industriel et des Améliorations sociales » – introduisant une forme de régulation du progrès qui pourrait en fait conduire, à son corps défendant, à une technocratie d'inspiration saint-simonienne.

On aurait tort – et les auteurs ne le font pas – de vouloir tirer des leçons contemporaines, mais ne serait-ce que ce dernier sujet donne matière à penser. Et c'est bien le mérite de l'ouvrage de montrer comment, dès les années 1830, avant Marx, de nombreux thèmes sont là, en réflexion active, et toujours actuels : progrès industriel *vs.* progrès social donc, mais aussi structuration géographique et politique du pays *via* le chemin de fer (qui « n'est qu'une grande et puissante machine », nous dit Considerant), etc. Là encore, c'est une pensée en formation en ce milieu du XIX^e siècle, avec des analyses non tranchées, raisonnées et argumentées, balançant entre la vision d'une technique (industrielle ou ferroviaire) émancipatrice, favorisant la communication entre les hommes, et d'une technique à juguler, nécessitant une intervention d'État, mais aussi anticipant le danger du pouvoir donné par la technique à l'État.

L'ouvrage donne à voir aussi, en filigrane puisque ceci ne correspond pas à l'objectif, clairement défini en introduction, le lien profond à la religion de la plupart de ces pensées et représentations de la technique (et l'on ne dira pas : ces *utopies* – terme consacré par leur obération marxiste – car justement l'ouvrage montre, en évitant ce terme, à quel point ces analyses sont concrètes). Ce lien à la religion n'est certainement pas celui d'une religion de la technique (loin de là), mais la prégnance, qui sera mise sous le boisseau par le marxisme philosophique et politique, d'une référence au christianisme : chez Fourier, chez les saint-simoniens, chez Pecqueur qui exalte le modèle associatif de l'Église primitive.

Deux autres éléments suggérés auraient pu être développés plus avant. La notion d'*association* (dont on retrouve la racine dans *socialisme*, dans *société* au sens d'*entreprise*, dans les *sociétaires* du phalanstère) est à la fois utilisée par les premiers capitalistes libéraux et par nos penseurs socialistes : une étude plus approfondie de cette notion (comme celle qui est esquissée à propos de Pecqueur), à caractère historico-juridique, pourrait être menée. Enfin, manque une description de la position romantique (d'autant que le terme est mis en avant dans le titre de

l'ouvrage), donnée comme non socialiste et antimachine : c'est justement par l'évocation des positions antagonistes que peuvent être mieux mis en valeur les discours qu'on souhaite faire revivre et mieux connaître.

Au final, un ouvrage nécessaire, à mettre à l'actif de ses auteurs, de son directeur et des Presses universitaires de Franche-Comté, qui depuis vingt ans maintenant tracent leur sillon avec des livres originaux sur l'histoire et la pensée des techniques.

Alexandre MOATTI

Greta KAUCHER, *Les Jombert : Une famille de libraires parisiens dans l'Europe des Lumières, 1680-1824* (Genève : Librairie Droz, 2015), 23 cm, 1592 p., ill., plans, bibliogr., index, « Bibliothèque des Lumières », vol. 84.

Le nom de Jombert sonne familier à tous les historiens des sciences au XVIII^e siècle, qui l'ont souvent vu apposé sur les livres qu'ils consultent, sans se douter qu'il désigne toute une dynastie de libraires à la destinée fascinante. C'est la trajectoire de la famille que nous permet de découvrir dans toute son amplitude la première monographie que Greta Kaucher lui consacre. Elle nous offre une véritable somme sur les Jombert, leur généalogie, leur métier à l'époque des Lumières, leurs pratiques éditoriales, leur patrimoine, leur milieu de vie, la sociabilité savante qu'ils animent et leurs relations avec le monde des arts, mais aussi sur leur production imprimée analysée dans son ensemble. L'ouvrage au volume hors norme, issu d'une thèse en histoire du livre (Paris : EPHE, 2009), s'appuie sur des recherches originales et très fouillées.

Le livre est divisé en trois parties : l'étude proprement dite, le catalogue raisonné de toutes les publications de chacun des sept libraires de la famille (qui comporte près de mille entrées et cinq cents pages) et un ensemble d'annexes documentaires, dont l'inventaire de la correspondance de la famille, le dépouillement des colis arrivés de la douane, la description du cabinet de Charles-Antoine Jombert et l'iconographie relative à la famille.

Le catalogue débute – par la grâce de l'ordre alphabétique – avec le livre d'une mathématicienne, Maria Gaetana Agnesi, dont Jombert a publié le volume 2 des *Instituzioni analitiche* en traduction française. Outre Agnesi, il comporte de nombreux noms de mathématiciens, français et étrangers, comme Clairaut, D'Alembert, Euler, Jean et Daniel Bernoulli, Newton, Maclaurin, etc. Frédéric Ozanam est l'auteur le plus édité par les Jombert (45 entrées), suivi de Guillaume Le Blond (26 entrées), d'Antoine Deidier et de Bernard Forest de Béliador (14 entrées chacun). À côté des grands noms, on croise aussi dans cet ouvrage des figures moins connues, des traducteurs, correcteurs et autres commis, tous au service de la diffusion scientifique. C'est dire l'importance des Jombert pour la circulation scientifique au XVIII^e siècle et celle de l'étude de Greta Kaucher pour les historiens des sciences.